FABLES ÉSOPIQUES 126-150 Traduction des versions B

(126) *Zeus juge*

Zeus fait noter les fautes par Hermès sur des tessons qu’il lui fait entasser dans un coffre, afin de les recueillir pour exiger le châtiment de chacun des coupables. Or, les tessons sont emmêlés ! Donc si jamais Zeus rend justice, l’un de ceux-ci lui tombe plus tôt dans les mains, un autre plus tard. Ainsi en est-il des pervers : il ne faut pas s’étonner que, si l’un d’eux est assez prompt à agir injustement, il ne soit que tardivement mis à mal.

*Commentaire : L‘auteur fait l’impasse sur ἀνθρώπων qui marque mieux la toute-puissance de Zeus sur les hommes.*

(127) *Le Soleil et les grenouilles*

Le soleil se mariait un jour d’été et sa table magnifique mettait en grande joie les grenouilles. Or l’une d’elle poussa un long cri plaintif et clama : « Que vous êtes sottes et lentes à comprendre ! Qu’est-ce qui vous fait hurler et crier si fort comme si vous vous attendiez à quelque chose de bon ? Si déjà à lui tout seul le soleil écrase toute la forêt et la terre, si en se mariant il fait un fils qui lui ressemble, quel mal, dites-moi, n’allons-nous pas subir?

Ainsi beaucoup de gens qui ne réfléchissent que superficiellement se réjouissent sans discerner de danger.

*Commentaire : Confusion dans cette version entre ἰλὺν et ὕλην due au iotacisme et à la disparition de l’aspiration?*

(128) *La mule*

Une mule engraissée d’orge faisait des bonds tout en criant pour elle-même : « Mon père est un cheval de course et moi je suis devenue tout son portrait ! »Mais ne voilà-t-il pas qu’un jour il fallut bien que la mule courût. Quand la course prit fin, la mule avait l’air chagrin et se souvint immédiatement de l’âne qu’était son père.

La fable démontre que, même si le temps apporte la gloire à quelqu’un, personne ne doit pas perdre de vue le rang de sa propre famille. Car dans la vie le moment présent n’est qu’inconstance.

(129) *Héraclès et Athéna*

Héraclès par un chemin étroit cheminait. Il avait remarqué sur le sol quelque chose qui ressemblait à une pomme, et il essayait de le briser avec sa massue. Mais, au contact de la massue, l’objet fit plus que doubler de taille tandis qu’à nouveau Héraclès le frappait de plus belle. Il devint alors si grand qu’il obstrua le chemin. Héraclès en jeta sa massue et s’immobilisa stupéfié. Mais Athéna avait tout vu : «Héraclès », dit-elle, « arrête de t’étonner. Ce qui te met dans l’embarras maintenant, c’est le goût pour la mésentente et les querelles. Si on le laisse tel qu’on l’a trouvé, il reste petit. Mais si on veut le combattre, tout petit qu’il est, il enfle et devient grand.

*Commentaire : L’auteur de B a cru bon, et pourquoi pas, de marquer une progression dans la rencontre et les réactions mutuelles d’Héraclès et de l’objet. À part cela, les différences entre les deux versions relèvent surtout du vocabulaire, B faisant l’impasse sur la conclusion, qui se tire déjà aisément des paroles d’Athéna.*

(132) *Le thon et le dauphin*

Pourchassé par un dauphin, un thon emporté dans le grand fracas des vagues, allait être attrapé. Mais il y échappa car une forte impulsion le fit s’échouer sur une île. Un même élan y détourna en même temps le dauphin. Se retournant, le thon le vit en train d’expirer : « Ma mort ne m’attriste plus, » dit-il, « car je vois que celui qui l’a causée meurt avec moi. »

La fable montre que les gens supportent facilement leurs épreuves en découvrant le malheur de ceux qui les ont causées.

(133) Le médecin ignorant

Un médecin sans expérience qui soignait un malade enjoignait celui-ci de prendre toutes dispositions pour ses funérailles, car il ne passerait pas le jour suivant. Un peu plus tard, le malade qui s’était rétabli, croisa le médecin. Celui-ci l’aborda avec empressement et lui demanda comment se portaient ceux qui se trouvent dans l’Hadès. « Ils sont bien tranquilles, dit-il, à part que la Mort et Hadès ont lancé de funestes menaces contre les médecins, parce qu’ils ne laissent plus mourir les malades. Ils ont noté leurs noms pour en tirer vengeance. Ils allaient inscrire le tien, alors je les ai abordés et suppliés instamment en jurant que tu n’étais pas un vrai médecin, mais que tu étais accusé en vain ! »

*Commentaire : Le récit est simplifié dans son début et fait l’impasse, dans la description des Enfers, sur le rôle du Léthé qui explique le calme des morts. La conclusion n’est pas présente non plus, mais est-elle bien nécessaire ?*

(134) *Le médecin et le malade*

Un médecin accompagnait le convoi funèbre d’un de ses proches et disait à ceux qui faisaient cortège que, si cet homme avait renoncé au vin et s’était fait purger, il ne serait pas mort. L’un d’eux lui rétorqua : « Dis donc toi, ce n’est pas maintenant qu’il faudrait dire cela, c’est trop tard ! Il fallait le lui conseiller quand il pouvait le mettre en pratique ! »

*Commentaire : Les différences entre A et B relèvent surtout du vocabulaire, le style de B étant moins soigné. D’autre part, ἀπέθανε n’a pas l’expressivité de ἐτεθνήκει qui souligne davantage le gâchis de ce décès évitable et par là-même la bêtise du médecin.*

(135) *Le milan et le serpent*

Un milan captura un serpent et s’envola dans les hauteurs. Or le serpent se retourna et le frappa, et tous deux finirent par tomber du ciel sur le sol. Au milan mort de sa blessure le serpent dit : « Pourquoi étais-tu si fou, malheureux, toi qui voulait faire du mal à ceux qui ne t’avaient rien fait ? C’est à juste titre que tu as subi le châtiment que méritait ton dessein !

*Commentaire : Le remplacement maladroit du très précis et guère surprenant δακὼν de A par le vague et improbable πλήξας fait perdre au récit sa crédibilité.*

(136) *Le milan qui hennit*

Le milan avait une voix aiguë. Il entendit un cheval qui hennissait bien et sur-le-champ il l’imite aussitôt. Mais même en répétant obstinément ce son, il n’arriva pas à l’assimiler complètement. Tout en hennissant, il ne put cependant capter la voix du cheval et, au bout du compte, il perdit sa propre voix.

Ainsi les envieux qui recherchent ce qui est contre leur nature se retrouvent privés même de ce qui est conforme à leur nature.

*Commentaire : La progression du récit est grevée par une répétition laborieuse et inutile συνεχῶς τὴν φωνὴν ταύτην λέγων οὐκ ἠδυνήθη τοῦ μαθεῖν ταύτην ὅλως repris immédiatement par χρεμετίζων γὰρ ὅμως οὐκ ἐδυνήθη τὴν φωνὴν τὴν τοῦ ἵππου καταλαβέσθαι* .

(137) *L’oiseleur et la vipère.*

Un oiseleur muni de glu et de gluaux était parti chasser. Apercevant une grive perchée sur un grand arbre, il enfila ses gluaux à la bonne longueur et fixait tout en haut la grive dont il voulait s’emparer. Mais il ne se rendait pas compte qu’une vipère était étendue sous ses pieds et il la piétina. Furieuse, elle le mordit. Déjà l’oiseleur se mourait. «Malheureux que je suis !» dit –il, « En voulant prendre l’un, je me suis moi-même fait prendre par l’autre qui me fait mourir. »

La fable démontre que ceux qui s’en prennent à leurs proches souvent attendent sans s’en douter le même sort de la part d’autres personnes.

*Commentaire : Cette version un peu moins descriptive que A vaut son modèle et sa conclusion est plus précise et mieux appropriée.*

(138) *Le vieux cheval*

À un vieux cheval épuisé par des manœuvres et des courses de char, échut la piste sans fin et circulaire d’une meule, ce qui le plongea dans une profonde affliction. Et lui de gémir : « Pauvre de moi » ! dit-il « De quelles courses pleines d’élan suis-je passé à quelle borne qui me fait tant souffrir ? »

Ainsi ne convient-il pas de s’exalter de ses jours de gloire et de sa valeur.

*Commentaire : Plus explicite que la version A quand il s’agit de la « biographie » du vieux cheval, B présente une conclusion tronquée qui ne tient pas compte de ce supplément d’information.*

(139) *Le cheval, le bœuf, le chien et l’homme*

Un cheval, un bœuf et un chien éreintés par le froid s’étaient arrêtés à la maison d’un homme. Celui-ci les accueillit et fit du feu pour les réchauffer. Il déposait de l’orge devant le cheval, de la paille devant le bœuf et donnait des restes de son repas au chien. À pareil accueil ils répondirent par des marques de gratitude en partageant avec leur hôte les années de leur vie pour lui faire plaisir. Le cheval occupe les premières années. C’est pourquoi tout un chacun est ardent et rayonne de fierté. Le bœuf lui succède pour l’âge mûr. C’est pourquoi on est patient et travailleur pour rassembler un capital. En troisième lieu, le chien occupe les dernières années. C’est pourquoi, tout homme en vieillissant est d’un caractère désagréable, n’aime que celui qui lui assure sa subsistance, il n’accueille amicalement que celui-ci dont la présence le réjouit tandis que ses invectives agressent celui qui ne lui donne rien.

Ainsi des gens, tout malveillants et méchants qu’ils sont, n’aiment en général que ceux qui les entretiennent avec sollicitude

*Commentaire : B fait l’impasse sur ce qui justifie la démarche de l’homme auprès des trois animaux qu’il recueille : le temps de vie assez limité que Zeus lui a accordé, ensuite l’usage que fait l’homme de son intelligence, pour contrer la dangerosité du monde qui l’entoure. D’autre part, le parallélisme entre l’homme âgé et le chien tourne à l’excès quand l’auteur stigmatise sans beaucoup de bonheur le comportement du vieillard par des expressions qui relèvent du domaine canin : τὸν διδόντα μόνον τροφὴν, σαίνει, καθυλακτεῖ. Les conclusions des deux versions concernent surtout la vieillesse, mais B étend le comportement du vieillard à tous les hommes en général.*

(140) *Le cheval et le palefrenier*

Un palefrenier volait l’orge d’un cheval pour la revendre et frottait le cheval avec des étrilles. Ce dernier lui dit : « Si tu veux que je sois beau, ne vends pas l’orge que je mange ! »

(141)  *L‘âne et la mule*

Après avoir chargé son âne et son mulet, un ânier faisait route. Tant que le terrain était plat, l’âne supportait le poids de sa charge. Or quand ils furent dans la montagne, l’âne ne pouvant plus endurer son fardeau, exhortait la mule à prendre une partie de son chargement, pour pouvoir lui-même transporter le reste. Mais celle-ci ne prit nullement sa demande en considération et l’âne de tout son haut tomba brisé. Embarrassé, l’ânier, affubla la mule de la charge de l’âne, puis, après avoir récupéré la peau de celui –ci, la plaça par-dessus le tout! La mule au comble de l’épuisement se dit : « Je n’ai que ce que je mérite ! Si j’avais écouté l’âne quand il m’exhortait à le soulager un peu, je ne le porterais pas maintenant en plus de son chargement ! »

Ainsi en est-il certains usuriers qui par cupidité, pour ne pas accorder une petite remise à leurs créanciers, vont jusqu’à perdre leur capital.

*Commentaire : Changement de casting pour B, le cheval est remplacé par une mule, l’auteur ne retenant surtout que la plus grande force du compagnon de l’âne. Peut-être préférait-il ne pas mêler un animal noble comme le cheval à cette situation misérable. La conclusion, nettement plus ciblée que celle de A, cadre plutôt mal avec le récit.*

(142) *Le cheval et le soldat.*

Un soldat nourrissait son cheval aussi longtemps que durait la guerre. Une fois la guerre finie, il ne le nourrissait plus que de paille tout en l’accablant de gros fardeaux. Lorsque l’occasion de guerroyer se présenta à nouveau, le soldat s’arma et enfourcha le cheval. Il forçait l’allure. Le cheval lui dit : «  Vas-t-en, maître, te battre comme fantassin car tu as fait de moi qu’un âne en m’accablant de travaux déshonorants ! Et comment veux-tu faire un cheval de l’âne que je suis ?

*Commentaire : Dans son souci de résumer, l’auteur de B ne souligne pas le rapport étroit entre le cavalier et sa monture en temps de guerre et ne fait que suggérer le changement de régime alimentaire du cheval, une fois la guerre finie et sa décrépitude une fois que reprend la guerre.*

(143) *Le chêne et le roseau*

Le chêne et le roseau se querellaient au sujet de leur force. Or un vent fort s’éleva. Secoué et se courbant sous ses rafales, le roseau échappa au déracinement, mais le chêne qui leur résistait s’abattit déraciné.

La fable démontre qu’il ne faut pas se quereller avec de plus forts ni leur résister.

*Commentaire : À nouveau variante dans le choix des protagonistes par rapport à A, l’olivier devenant un chêne, comme le reprendra Jean de La Fontaine, mettant en scène un arbre bien de chez nous. On notera la nette infériorité de B qui a perdu en détails descriptifs et en richesse de vocabulaire. La conclusion est dans sa première partie en contradiction avec le début de la fable.*

(144) *Le chameau qui a déféqué dans la rivière*

Un chameau traversait le vif courant d’une rivière. Il déféqua et vit devant lui son excrément qu’emportait le débit si rapide de l’eau. « Qu’est-ce cela ? » dit-il, « Ce qui était derrière moi, je le vois maintenant devant moi ! »

Ainsi des gens sans honneur en devancent qui sont honorables.

*Commentaire : On ne voit pas dans les deux versions ce que l’excrément a devancé de plus noble et la conclusion ne fait que constater une situation récurrente et regrettable sans en donner d’explication.*

(145) *Le chameau, l’éléphant et le singe.*

Parmi les animaux qui voulaient élire l’un des leurs roi, le chameau et l’éléphant recueillaient les suffrages, l’un pour sa taille, l’autre pour sa force. Le singe les déclara inaptes : « Le chameau, » disait-il, « parce qu’il ne se met pas en colère ni ne se défend contre ceux qui le frappent, l’éléphant parce qu’il est craindre que sous son règne, des porcelets ne nous attaquent. »

La fable démontre que pour des raisons insignifiantes on fait obstacle aux grandes réalisations et on ne les mène pas à bien.

*Commentaire : Si la passivité du chameau est clairement énoncée, notamment par l’usage de ἐπταικότων plus concret que ἀδικούντων, B présente mal la raison pour laquelle il ne faut pas choisir l’éléphant. La conclusion est aussi moins pertinente et pourrait être le résultat d’une mauvaise compréhension de celle de A.*

(146) *Le chameau et Zeus*

À Zeus un jour le chameau demanda d’avoir des cornes et ajouta : « Cela me fait tant de chagrin ». Zeus ne les lui donna pas, mais le priva de ses oreilles, car si grande était sa colère.

La fable démontre que celui qui a quelque chose doit s’en contenter, et ne pas réclamer davantage pour ne pas perdre ce qu’il a déjà.

*Commentaire : L’argument de cette fable étiologique est trop réduit pour bien comprendre ce qui motive le chameau dans sa démarche, et la colère de Zeus.*

(147) *Le chameau qui danse*

Un chameau forcé à danser sous la contrainte de son maître dit à celui-ci «  Je ne suis pas difforme seulement quand je danse, mais aussi quand je marche ou que je m’assieds ».

La fable montre que si l’on est vil dans un domaine, on l’est dans tous.

*Commentaire : ἀναγκαζομένη est lourdement repris par la redondance βιάζομένη /ἀναγκάζοντος δεσποτοῦ. Pessimiste, la conclusion est exprimée plus catégoriquement que dans A.*

(150) *Le crabe et le renard*

Un crabe était sorti de la mer et vivait quelque part. Or dès qu’un renard affamé le vit, il s’en approcha et s’en empara. Sur le point d’être dévoré, le crabe dit : «  Mais moi je n’ai que ce que je mérite, moi un animal marin qui ai voulu devenir terrestre ! »

La fable démontre que les gens qui abandonnent leurs occupations familières pour en tenter d’autres qui ne leur conviennent pas du tout sont à juste titre malheureux.